



Tocqueville était-il libéral ?

Promu au rang d'anti-Marx à l'époque de la guerre froide, Alexis de Tocqueville est souvent considéré comme le théoricien par excellence du libéralisme à la française. Les libéraux, en tout cas, n'ont cessé de se réclamer de lui. Avec peut-être quelque imprudence, sinon « au prix d'une réduction considérable de sa pensée », comme l'écrit Christian Laval dans un ouvrage collectif récent. Tocqueville, d'abord, n'est pas un individualiste. Il n'est pas non plus hostile à toute intervention de l'État. La vulgate selon laquelle la grande difficulté de la démocratie moderne serait pour lui de parvenir à concilier les impératifs contradictoires de l'égalité et de la liberté passe également à côté du sujet. Car chez Tocqueville, l'égalité est associée à l'utilité : « L'égalité des conditions, c'est l'équivalence des semblables

dans les sociétés à dominante économique et marchande ». Or, Tocqueville est très méfiant à l'égard de toutes les croyances économiques. Il craint les risques d'atomisation d'une société commerciale guidée par les seuls intérêts privés. « Toute sa sociologie, écrit Laval, est traversée par un questionnement critique de l'optimisme libéral, en particulier celui de Jean-Baptiste Say ». C'est pourquoi Tocqueville, qui est conscient de la dépendance des individus vis-à-vis du marché, craint surtout que le consommateur finisse par l'emporter sur le citoyen. En dernière analyse, la vraie contradiction que perçoit Tocqueville n'est pas entre égalité et liberté, mais entre liberté économique et liberté politique, entre société de marché et autonomie active. Ainsi, conclut Christian Laval, l'œuvre de Tocqueville peut-elle aussi se comprendre comme une « vraie dissidence dirigée contre les dogmes du libéralisme économique ». On lira, en complément, le gros livre qu'Arnaud Coutant a consacré aux difficultés éprouvées par Tocqueville pour concilier souveraineté populaire et libertés. **A. B.**

Robert Legros (éd.), *Tocqueville. La démocratie en questions*. Presses universitaires de Caen (14 032 Caen Cedex), 343 p., 20 €.

Arnaud Coutant, *Tocqueville et la constitution démocratique. Souveraineté du peuple et libertés*. Mare & Martin (11 rue Martel, 75 010 Paris), 680 p., 24 €.

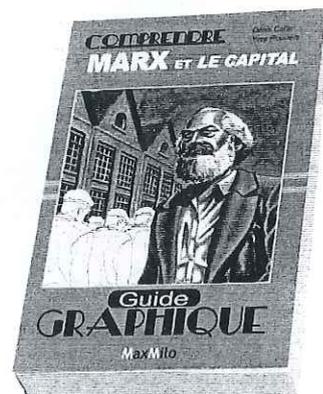
Marx délivré du marxisme

Michel Henry définissait le « marxisme » comme la somme des contresens que l'on a fait sur la pensée de Marx. Maximilien Rubel (1905-1996), qui fut en France le plus scrupuleux des éditeurs de Marx (on lui doit notamment l'édition des œuvres parues dans la collection de la Pléiade), n'avait lui-même cessé de se heurter à l'hostilité de ceux qui voulaient figer la pensée de l'auteur du *Capital* dans les dogmes du moment, à commencer par le « marxisme-léninisme » soviétique qui inspira les concepteurs de la MEGA. Ses démêlés avec les esprits dogmatiques, ici qualifiés de « phagocytes », sont évoqués avec une chaleur révélatrice, mais aussi une précision minutieuse, dans ces écrits théoriques remarquablement présentés et commentés par Louis Janover, qui fut l'un de ses proches collaborateurs. Loin des anathèmes des captateurs d'héritage, Denis Collin et Yves Rouvière pensent eux aussi que « pour comprendre quoi que ce soit à Marx, la première chose à faire est sûrement d'oublier le marxisme ». Le petit livre qu'ils proposent, sorte de « Marx pour les débutants », ne manquera de guider le lecteur dans une œuvre que l'on sait touffue. Marx fut avant toutes choses un philosophe de l'émancipation, c'est-à-dire de la liberté. Sa philosophie de l'histoire peut certes être contestée, mais à l'heure où la folie spéculative semble atteindre

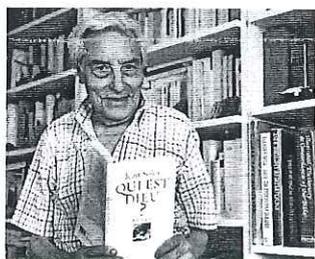
son apogée, son analyse de la transformation de l'argent en capital (« l'argent a miraculeusement égalisé ce qui était incomparable »), les pages qu'il consacre au « fétichisme de la marchandise » et à l'impossibilité de l'accumulation illimitée, comme le reproche qu'il fait aux démocrates « de ne pas prendre les choses à la racine, de se contenter de proclamer des droits abstraits, les droits d'un individu égoïste, le membre idéal de la société civile bourgeoise, ou encore cet *homo oeconomicus* dont les économistes d'aujourd'hui font l'atome de la vie sociale et économique », méritent assurément d'être médités. **A. B.**

Maximilien Rubel, *Marx et les nouveaux phagocytes*. Éditions du Sandre (57 rue du Docteur Blanche, 75 016 Paris), 297 p., 26 €.

Denis Collin et Yves Rouvière, *Comprendre Marx et « Le Capital »*, Max Milo (15 rue de la Banque, 75 002 Paris), 101 p., 9,90 €.



Religions



Le monothéisme en questions

Pascal célébrait en son temps le « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob ». Malheureusement pour Pascal, nous savons aujourd'hui qu'Abraham, Isaac et Jacob, à supposer qu'ils aient jamais existé, n'étaient pas monothéistes. L'idée d'un « vrai Dieu » qui serait le Dieu

unique est en effet étrangère aux hommes qui ont écrit la Bible. Le dieu dont ils parlent est seulement un dieu parmi d'autres, mais qu'ils considèrent comme supérieur aux autres parce qu'il aurait passé une alliance avec leurs ancêtres. C'est l'« Elohim d'Israël » ou « Elohim des Hébreux » (Exode 3,18 ; 5,11). La forme de religion à laquelle ils adhèrent n'est donc pas encore le monothéisme, mais la monolâtrie. Jean Soler, à qui l'on devait déjà une remarquable trilogie (*Aux origines du Dieu unique*) à laquelle ce livre peut servir d'introduction, décrit dans le détail ce qu'était cette monolâtrie primitive, et comment le monothéisme s'est progressivement imposé, à la faveur des événements (une « longue suite de malheurs »). Comme Spinoza, il souligne

que les commandements du Décalogue ne constituaient nullement à l'origine une morale universelle (ils ne visaient qu'à réguler les comportements des Hébreux entre eux). Abordant la question de la violence sacrée, il montre comment l'avènement d'un Dieu Un est allé de pair avec un nouveau régime de vérité qui, rabaisant l'altérité, justifiait qu'on extermine les croyances rivales : « C'est dans la croyance monothéiste que réside le danger le plus grand. Car si la Vérité est Une, comme Dieu, les autres sont dans l'erreur ». Cette tendance à « tuer au nom de Dieu », souligne-t-il, se retrouve dans tous les totalitarismes modernes, nazisme compris. Jean Soler, pour finir, célèbre le modèle grec et appelle à « raviver le souvenir d'Athènes ». En rappelant

également qu'« à l'époque où l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été écrites, au VIII^e siècle av. notre ère, rien de la Bible n'existe encore ». Fondamental. **A. B.**

Jean Soler, *Qui est Dieu ?*, Éditions de Fallois (22 rue La Boétie, 75 008 Paris), 124 p., 17 €.

